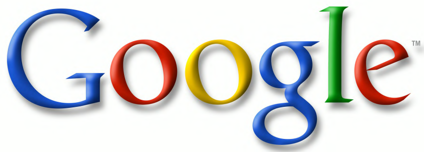


Charles Marelle

Affenschwanz
Queue d'Chat - Et Cetera
contes et chants populaires
amusants



AFFENSCHWANZ

CO ES

Berlin

Librairie A. Asher & Cie

1889

Affenschwanz

Et Cetera

Variantes orales

de

Contes populaires

DU MÊME AUTEUR

Le Petit Monde, poésies enfantines, 3e édition, 1 vol. in 8°. *Berlin, Herbig.*

Poésies choisies de Henri Heine traduites en vers, brochure in 8°. *Braunschweig, Imprimerie G. Westermann.*

Essai sur les chants populaires français, brochure in 8°. *Braunschweig, Imprimerie G. Westermann.*

Die französischen Märchen von Perrault mit der deutschen Bearbeitung von M. Hartmann und der Grimmschen Sammlung verglichen, brochure in 8°. *Braunschweig, Imprimerie G. Westermann.*

Manuel de lecture, de style et de composition, 2e édition, 1 vol. in 8°. *Frankfurt a. M., A. Gestewitz.*

AFFENSCHWANZ

Et Cetera

Variantes orales

de

CONTES POPULAIRES

français et étrangers

recueillies

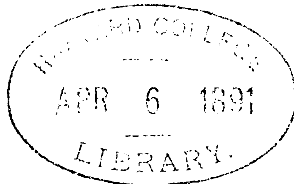
par

Charles Marelle

Braunschweig

Imprimerie George Westermann

1888


HARVARD COLLEGE
APR 6 1891
LIBRARY.

Avertissement

Les pièces de ce recueil ne sont point, comme on pourrait le croire au premier abord, des compositions d'écrivain faites avec des textes connus, compilés et refondus sur le papier, dans la solitude du cabinet. Elles m'ont toutes été *dites de vive voix*, à des époques diverses, presque toutes en Champagne, mon pays natal, et elles peuvent servir de preuves à l'appui de l'opinion que j'ai plus d'une fois soutenue* et que je formule ainsi: Les contes ordinairement qualifiés populaires ne sont pas, pour la plupart, de l'invention du peuple proprement dit, et c'est par la bouche de personnes relativement cultivées, plus souvent peut-être que par l'organe de gens absolument dépourvus d'éducation, qu'ils se transmettent et se transforment encore aujourd'hui.

Le *Père Maugréant* et *Bout-d'-Canard* sont, par exemple, des souvenirs de mon enfance. Mon père savait ces contes et les disait fort bien; mais c'est plutôt le récit d'un vieux maître d'école, M. Guillaume, de Premierfait (village du canton de Méry, Aube), qui m'est resté dans la mémoire.

C'est d'un maître charpentier qui travaillait pour mon père, et qu'on nommait le grand Martin, que j'ai appris les *Souhaits d'Auvergnats*.

Le *Petit Chaperon d'or* m'a été conté en 1880 par un avocat, M. Lucas, de Crésantignes, petit bourg du département de l'Aube. M. Lucas le tenait d'un maître d'école de Romilly.

La fable japonaise des *Deux rats et leur gendre* m'a été dite au collège de Troyes par un maître d'études, M. Audemar. Il l'avait lui-même entendu raconter à Brest par un de ses amis qui revenait du Japon. Je ne crois pas qu'il en existe une version française imprimée. Cette pièce rappelle la *Souris métamorphosée en fille* de La Fontaine (L. IX, 7) et provient sans doute du même original sanscrit.

Le *Preneur de rats* était le récit favori d'un de mes oncles, M. Bazin du Jonquoy, propriétaire d'une grande filature à Méry-sur-Seine. J'avais

---

* V. Die französischen Märchen von Perrault, Archiv der neueren Sprachen. Braunschweig. G. Westermann. Bd. XLI, 1868. Contes et chants populaires français, Archiv Bd. LV, 1876.

dix ans peut-être lorsqu'il me le conta pour la première fois. Plus tard, vers ma dix-septième année, lorsque je commençai à recueillir les traditions orales de la contrée, je demandai à mon oncle s'il n'avait pas puisé ce conte allemand dans la „Chronique du temps de Charles IX“ de Prosper Mérimée (qui parut en 1829). Il me répondit qu'il n'avait jamais lu ce livre et qu'il avait entendu raconter l'histoire du Preneur de rats dans sa jeunesse, à Paris, chez un ami de sa famille, „le père Flamand“, qui aimait à la dire à ses petits enfants et qui probablement la tenait de sa mère, une Alsacienne.

Mon oncle avait appris dans la même maison la „randonnée“ (il l'appelait ritournelle) de *Biquette dans le jardin.* Il savait aussi celle de la *Grosse Carotte,* et c'est également de lui que me vient cette facétie. Quelques-uns de mes camarades du collège de Troyes en connaissaient des versions un peu différentes, où figuraient le roi, le pape, la chèvre, le chien etc., dont les noms augmentaient la difficulté de l'énumération. On sait que ces Kyrielles bouffonnes veulent être débitées avec toute la volubilité possible; à la moindre hésitation leur effet est manqué.

Berlin, 27 juin, 1888.

Affenschwanz

Affenschwanz

J'avais pour maître d'allemand à Paris un vieux savant à barbe grise qui donnait des leçons dans les maisons d'éducation des deux sexes et se plaignait souvent avec un fort accent saxon d'avoir à enseigner la „pelle“ langue de Gœthe et de Schiller à de jeunes Affenschwänze qui ne pensaient qu'à s'amuser. Un jour, dans une réunion où se trouvaient une douzaine de ses élèves, jeunes gens et jeunes filles, une grande espiègle aux dents blanches vint se planter devant lui en riant et, à la jubilation de toute la bande, lui demanda ce que c'était proprement qu'un Affenschwanz et d'où venait ce vocable qu'elle ne trouvait pas dans son dictionnaire. Je vais vous „exbliquer“ cela, répondit le docteur Schmid. Et de son air à la fois sérieux et narquois, il nous raconta l'histoire suivante.

„Au commencement notre premier père, Adam, avait une queue comme les singes, une belle queue longue et flexible, et il en était très content; mais, à son grand regret, il devait bientôt la perdre, et voici pourquoi. L'Éternel avait résolu de terminer sa création par un chef-d'œuvre, la femme. Or ce n'était pas d'une simple poignée de terre qu'il voulait la former; il entendait donner à l'homme une compagne qui fût la chair de sa chair et les os de ses os. Et c'est à ce dessein qu'il avait mis en réserve au corps d'Adam une pièce, à la rigueur, superflue et facile à retrancher.

Le moment venu, l'Éternel cueillit cette queue et il en forma un joli petit être à figure humaine, qu'il présenta ensuite à l'homme en dédommagement de son appendice favori. Malheureusement

cette séduisante créature se ressentait un peu trop de sa première condition. Elle ne faisait que folâtrer, frétiller, serpenter autour d'Adam et ne lui laissait pas une minute de repos ni de réflexion. Alors l'Éternel se dit: „Il paraît que nous n'avons pas choisi le bon moyen; une queue de singe ne fera jamais qu'une queue de singe, un Affenschwanz. Avec cette folle, Adam ne parviendrait jamais à rien. Si nous voulons qu'il devienne un homme sérieux, il faut lui donner une femme sérieuse.“

Et le jour même, Dieu tira de la poitrine de l'homme la femme qui devait être la compagne de son cœur.

Lorsqu'elle fut achevée, le Créateur la considéra avec complaisance. Cependant il n'était pas encore entièrement satisfait de son œuvre, car il dit à l'ange Gabriel qui l'assistait: „Je vois bien qu'il faut s'y reprendre à trois fois pour obtenir la femme parfaite. Contentons-nous provisoirement de celle-ci, et remettons à d'autres temps la création de celle qui sera la reine de la terre et des cieux.“

En attendant, la postérité des deux Èves, car elles portèrent toutes deux le même nom, se répandit sur le monde, et leurs descendants s'entremêlèrent. Aujourd'hui ils se sont si bien confondus, qu'il n'est pas facile de les distinguer les uns des autres. Il semble bien pourtant que les doux, les bons, les modestes, les dociles doivent être la progéniture de la seconde Ève, née de la côte d'Adam; tandis que les enfants de la première sont évidemment les étourdis, les folâtres, les frivoles, les rieurs et les rieuses, les moqueurs et les moqueuses, peut-être aussi les coquets et les coquettes, bref, tous ceux et toutes celles que, nous autres Allemands, nous désignons d'instinct de ce terme caractéristique Affenschwanz, queue de singe, lequel, vous le voyez, nous vient directement du paradis terrestre.“

Le

Père Maugréant

Le

Père Maugréant

Il était une fois un paysan qui avait autant d'enfants qu'il y a de pierrots dans les champs.* On l'appelait le père Maugréant; et il était bien nommé, car le pauvre homme maugréait toujours entre ses dents.

Il allait d'habitude au cabaret plus souvent qu'à l'église; mais c'était pour chasser le souci, disait-il. Un jour qu'il y était depuis des heures et des heures et que le souci ne voulait pas s'en aller, il se dit tout à coup en se frappant le front:

Mieux vaut s'adressé' au bon Guieu qu'à sés saints: j'irai l' trouvé' et j'i d'mand'rai pou'quouè qu' toute la chance ée' toujou's pou' lés aut'es et tout l' guignon pour mouè.

Et là-dessus, il se lève et se met à chercher le chemin du paradis.

A force de chercher et de marcher, de tourner et de virer, il finit par y arriver.

Il frappe à la porte: Pan! pan!

— Qui est-là? dit saint Pierre.

— C'ée' mouè, grand saint, v'savez ben, l' péeze Maugréant ... qu'a autant d'enfants qu'y a d'piérrots dans lés champs ...

— Et que voulez-vous?

— Parlé' au bon Guieu. ... J'vou'rais i d'mandé' pou'quoué qu' tout' la chance ée' toujou's pou' lés aut'es et tout l' guignon pour moué.

---

* pierrots = moineaux. *Variante:* autant qu'il y a d' pierres ...

— Le Seigneur est dans sa vigne et il n'aime pas les questions. Passez votre chemin.

— Grand saint ... j' suis in pauv'e pér' eud' famille ... si vous vouliez, vous qui faisez des miráques. ...

— Allons, attendez, bonhomme, dit saint Pierre, je m'en vais voir par là si j'ai quelque chose pour vous ...

Saint Pierre referme sa porte, mais il revient bientôt.

— Tenez, voilà un panier qui en fait des „miráques". Quand vous voudrez vous régaler d'un bon morceau, vous n'avez qu'à lui dire comme ça: *Petit panier, petit panier, fais ton métier!* et vous verrez ce qui arrivera. Mais quand vous en aurez assez, n'oubliez pas de dire: *Suffit, suffit pour aujourd'hui!* ... Ah! .. encore ... Vous n'avez pas besoin de le montrer à tout le monde, ni de dire que c'est moi qui vous l'ai donné ... Vous entendez? ...

Le père Maugréant ne savait trop si c'était pour rire ou pour de bon; il prit le panier en secouant les oreilles et sans songer à remercier; mais dès qu'il se vit seul, il essaya si les paroles feraient leur effet. Aussitôt, voilà que le panier commence à grouiller, à bouillonner et puis à déborder de petits pains de toutes façons et de toutes sortes de petits poissons, qui grossissaient en s'élevant dans leurs plats et redescendaient ensuite à terre en cascade sans se renverser. Et il en venait, il en venait! c'était comme un torrent. La route en fut bientôt toute couverte. Le bonhomme ne savait plus où poser le pied, et il commençait à s'effrayer; heureusement il se rappela qu'il fallait crier: *Suffit, suffit pour aujourd'hui!* et le torrent s'arrêta.

Il s'assit alors sur un tas de cailloux et se régala on peut penser comment. Il n'avait que l'embarras du choix: anguilles, truites, saumons, turbots, tous les poissons de la mer et des rivières nageaient là devant lui dans la sauce. Cependant le bonhomme commença bientôt à hocher la tête et à maugréer tout bas. Quelque chose lui manquait.

J' mange, j' mange ... et je n' bois rien!

Et comme il levait les yeux en disant cela, il se retrouva justement devant le cabaret, et il y entra tout droit.

Apportez du meilleûr, la p'tit' mèze, et deux vérres, dit-il en clignant de l'œil au cabaretier, qui d'habitude lui tenait compagnie. Et si vous voulez vous régaler d' poisson, en v'là pou'

tout' la maison. Seul'ment ... v' navez pas b'soin d' dire à tout l' monde c' que v's allez voir ... V's entendez? ...

— *P'tit pagnier, p'tit pagnier, fais ton méquier!*

Et voilà que le panier se remet à grouiller, à bouillonner et puis à déborder de petits pains de toutes façons et de toutes sortes de petits poissons sur la table, sur les chaises, sur le plancher et jusque dans la rue.

Ramassez, ramassez! disait le bonhomme, n' vous gênez point, quand gn'y en a p'us, gn'y en a encô'.

Et il fallait voir le cabaretier et la cabaretière courir après les plats!

Mais tout en travaillant ainsi des pieds et des mains ils se disaient tout bas: Si j' pouvions aussi attraper l' pagnier, c'ée' ça qui nous convien'rait dans not' méquier. ...

Ils essayèrent d'abord de savoir où l'on pourrait bien en avoir un pareil; mais le père Maugréant tenait à garder ce secret-là pour lui seul, et il n'en desserra pas les dents. Cependant ils lui versèrent si souvent et si bien qu'il finit par s'endormir. La bonne pièce de femme alla chercher alors dans sa cuisine un panier à peu près pareil, qui lui avait justement servi la veille à rapporter du poisson dont on voyait encore des écailles, et elle le mit à la place du panier merveilleux qu'elle cacha soigneusement. Quand le bonhomme se réveilla, l'heure de la soupe sonnait; il se leva en sursaut, prit son panier sans se méfier de rien et se hâta de chercher le chemin de la maison.

Il arriva juste au moment où sa femme mettait une pauvre soupe sur la table, entourée d'une ribambelle d'enfants petits et grands, affamés et maugréant ... avec des yeux! ... Le bonhomme, qui avait passé la nuit dehors, allait être reçu comme il le méritait; mais dès le seuil de la porte il se hâta de s'écrier en brandissant son panier:

N' vous gâtez pas l'appétit, l's enfants! j'apport' eud'quoi vous régalé' tous. Vous voyez ben c'pagnier-là? ... bon; maint'-nant, vous allez tous dire comm' ça: *P'tit pagnier, p'tit pagnier, fais ton méquier!* et vous voirrez c' qu'arriv'ra!

Et ils firent comme il leur disait, pour voir ce qui arriverait. Mais il eurent beau dire et crier, le petit panier ne savait qu'un métier, qui était de rester petit panier.

Le bonhomme n'y comprenait plus rien; il tournait, tournait autour de la table, et regardait de tous les côtés son panier, en maugréant, maugréant, comme de sa vie il n'avait maugréé. Sa femme et ses enfants ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer et le croyaient fou.

Attendez, attendez! s'écrie-t-il soudain, i' sent déjà l' poisson ... sentez-vous?

Il le sentait en effet, terriblement, mais le pauvre homme n'en put tirer autre chose.

Est-c' que ça n' s'rait pas l' mien? ... se dit-il enfin, est-c' que par hasârd? ... Ah, sarpejeu!

Et sans écouter sa femme ni ses enfants qui veulent le retenir, il court demander à la cabaretière s'il ne s'est pas trompé.

— Impossib'e, répond-elle, vous voyez, gn'y a ici ni pagnier ni corbeille. Ben sûr vous aurez oublié comme i' faut dire.

— C'est ben sûr ça, dit-il.

Elle lui verse là-dessus un verre du meilleur, et le voilà reparti pour le paradis, où cette fois il arriva bientôt.

Il frappe à la porte: Pan! pan!

— Qui est là? dit saint Pierre.

— C'ée' mouè, grand saint, v'savez ben ... l' péeze Maugréant ... qu'a autant d'enfants qu'y a d' piérrots dans lés champs ...

— Mais, mon bonhomme, on vous a déjà donné hier.

— Voui, grand saint .. mais c'ée' vot' pagnier; j'sais pas c' qu'il a, i' n' veut p'us aller ...

— Eh bien, laissez-le reposer. Je m'en vais voir par là si j'ai autre chose pour vous.

Saint Pierre referme sa porte, mais il revient bientôt.

— Tenez, voilà un coq, mais un coq! ... Quand vous aurez besoin de monnaie, vous n'avez qu'à lui dire comme ça: *Coq de saint Pierre, coq de saint Pierre, montre un peu ce que tu sais faire!* et vous verrez ce qui arrivera ... Ah! ... encore ... Vous n'avez pas besoin de le montrer à tout le monde ...

— Oh! j' suis pas si béete que j' suis mal habillé ...

— Ni de dire que c'est moi qui vous l'ai donné, vous entendez? Je n'en ai pas comme ça à la douzaine à distribuer.

Et saint Pierre referme sa porte sans attendre d'autre remercîment.

Quand le bonhomme se revit seul sur la route, c'était justement devant le cabaret, et il y entra tout droit.

— D'où v'nez-vous donc comm' ça avé' c' biau cô rouge dans vot' pagnier, p'pa Maugréant, lui demande la cabaretière de sa voix la plus douce.

— Ah! voélà ... je r'viens d' là voù n'y en a pas comm' ça à la douzaine à distribuer —, répond-il d'un air finaud en s'asseyant devant la table. .

On lui servit du meilleur, et tant qu'il voulut, et bientôt l'envie de faire admirer sa nouvelle merveille commença à le démanger.

— *Coq eud' saint Pierre, coq eud' saint Pierre, montre in peu c' que tu sais faire!*

Et voilà le coq qui se dresse sur ses ergots en battant des ailes et qui chante: Coquerico! d'une voix de trompette.

Et à chaque cri il lui tombait du bec des grains d'or et des diamants gros comme des petits pois, que le père Maugréant recevait en clignant de l'œil dans son chapeau, mais, cette fois, sans laisser rien à ramasser à personne.

Cependant le cabaretier et la cabaretière échangèrent un coup d'œil qui voulait dire: V'là un cô' à mett' avé' not' pagnier.

— Buvez donc, p'pa Maugréant!

Et ils versaient toujours, si bien qu'il finit par s'endormir encore.

La fine mouche de femme prit alors tout doucement, tout doucement le coq merveilleux: „Viens, mon bellot, viens, mon bellot“, et s'en alla l'enfermer dans son poulailler, d'où elle rapporta un coq tout pareil, qu'elle mit à la place dans le panier.

Quand le bonhomme se réveilla, la nuit tombait; il jeta quelques grains d'or sur la table, prit son coq et son panier sans se méfier, et bien fier de ce qu'il rapportait, il se hâta d'arriver à la maison.

Sa femme l'attendait devant la porte avec toute sa couvée de petits Maugréants.

— N'es-tu pas honteux d' perd' ainsi à boire ton temps et ton argent! ..

— Bah! dit-il, de l'argent? .. j'ons maint'nant d' l'ôr et des guiamants. V'nez', l's enfants. Vous voyez ben c' cô'-là su' la tab'e? .. bon ... à présent, v's allez tous dire comme ça: *Coq*

eud' saint Pierre, coq eud' saint Pierre, montre in peu c' que tu sais faire! et vous voirrez c' qu'arriv'ra.

Ils n'avaient pas grande confiance cette fois, cependant ils firent comme il leur disait pour voir ce qui arriverait. — Prr! voilà le coq qui se sauve par la chambre en criant comme un perdu ... mais sans laisser tomber le moindre grain d'or ni le plus petit diamant.

Le bonhomme n'en pouvait croire ses yeux, il maugréait, maugréait ... Mais j' suis pourtant ben sûr ... Faut qu' j'aie encore oublié comme i' faut dire. Satanée caboche! disait-il en se prenant aux cheveux à pleins poings.

Soudain, le voilà qui court après son coq, qu'il rattrape et bourre dans son panier, puis, sans rien entendre, il part raide comme balle.

Il ne s'arrête qu'une minute en passant au cabaret, et il arrive tout courant au paradis avec ses gros sabots qui faisaient un bruit de tonnerre.

Les étoiles commençaient justement à s'allumer.

— Pan! pan! pan!

— Eh bien! .. Qui donc frappe ainsi? — dit saint Pierre.

— Ouf! .. C'ée' moué, grand saint, v'savez ben ... l' péeze ...

— Ah ça .. mais, mon brave homme, vous venez plus souvent qu'à votre tour ... et à pareille heure! ...

— V's excuserez, grand saint, mais c'ée' vot' cô': j' sais pas c' qu'il a ... i' fait comm' vot' pagnier, voyez ...

— Ça .. mon coq? .. ça .. mon panier? .. Vous vous les êtes laissé changer, bonhomme.

— Changér! dit le père Maugréant qui commençait à comprendre ... Mais alôrs c'ée' donc cés deux ...

— Je vous avais pourtant dit de ne les montrer à personne, reprit saint Pierre. Vous mériteriez ... Mais, non ... attendez ... j'ai encore par là quelque chose pour vous.

Saint Pierre étend le bras et décroche quelque chose à la muraille.

— Tenez, dit-il, voilà un sac; quand vous aurez besoin d'un coup de baguette pour épousseter votre jaquette ou celle d'un ami, vous n'avez qu'à dire comme ça: *Flic, flac, baguette, hors du sac!* et vous verrez ce qui arrivera. Je ne vous dis que ça!

Et saint Pierre referma sa porte d'un air malin.

Ah, ah! j' vois d' quoi qu'i' r'tourne maint'nant, se dit le bonhomme; mais j' vous quiens, més deux filous.

Et il se hâta de regagner le cabaret avec son coq, son sac et son panier.

Faites-moi rôti' c' coquin-là, dit-il en entrant, et n' me l' changez pas! .. entendez-vous, la p'tit' mèze? .. Vous pouvez allumer l' feu avè' l' pagnier. Après ça, j' vous f'rai voir c' que j'ai là dans mon sac, ajouta-t-il du même air goguenard qu'il avait vu à saint Pierre.

Il va se passer quelque chose, pensait la cabaretière; et elle se mit à préparer son coq sans faire semblant de le reconnaître, tandis que le cabaretier, qui n'était pas plus tranquille, essayait, mais en vain cette fois, d'endormir le paysan.

Lorsqu'il eut fini de se restaurer, ce qu'il ne fit pas sans maugréer, car la volaille n'était pas très tendre, le bonhomme frappa comme ça du plat de la main sur la table et dit:

A présent, j'vons voir si j' nous comprénons. C'ée' mon cô et mon pagnier qu'i' m' faut, et vite et tôt! ...

— Vot' cô' et vot' pagnier, p'pa Maugréant? mais vous v'nez ...

— Mon cô' et mon pagnier, que j' dis ... Et si v' n'entendez pas de c't' oreille-là, v'là d' quoi vous ouvri' l'entend'ment dés deux côtés: *Flic, flac, bayette, hors du sac!*

Et flic, flac! comme l'éclair, une baguette blanche part du sac et se met à houspiller le cabaretier et la cabaretière, et devant et derrière, puis, aussitôt après, le bonhomme Maugréant, et derrière et devant, de façon à les faire sauter tous les trois par la chambre comme des flocons de laine sous les coups d'un cardeur de matelas.

— Arrêtez-la! arrêtez-la donc! J'vons vous rend'e vot' cô' et vot' pagnier! — s'écriaient l'homme et la femme en se cachant la tête l'un contre l'autre.

— Halte! halte donc! tu bats ton maître! Satanée bayette! s'écriait le père Maugréant en s'aplatissant contre la muraille. Arrêteras-tu! .. *Suffit, suffit pour aujourd'hui!* ...

Mais la „bayette“ n'entendait à rien, elle ne connaissait ni valet ni maître, et allait toujours son train: flic, flac! et par-ci et par-là, en veux-tu, en voilà; aïe! aïe! aïe! holàlà!

Heureusement saint Pierre entendit leurs cris du haut du paradis, et il descendit encore à temps pour les empêcher d'être roués de coups.

Flic, flac! baguette, vite au sac! dit-il en entrant.

Et la baguette obéit aussitôt.

Allez me chercher le coq et le panier.

Quand le coq et le panier furent sur la table, saint Pierre parla ainsi:

Vous avez tous les trois ce que vous méritez. Vous, le gros dodu de cabaretier et sa petite ménagère, qui vous entendez si bien ensemble, retenez cette leçon: contentez-vous désormais d'écorcher les gens sans les voler, sinon, gare la corde après le bâton. Pour toi, mon pauvre „péeze Maugréant qu'as autant d'enfants qu'y a d' piérrots dans lés champs", et qui maugrées toujours contre le sort et le temps, tu vois qu'il y a aussi de ta faute dans ton affaire, et que tu ne sais pas mieux profiter du bien que du mal qui t'arrive. Tu as eu entre les mains les pains et les poissons miraculeux de l'Évangile, qui servirent à Notre Seigneur à nourrir quatre mille et je ne sais combien de personnes dans le désert, et qui auraient bien pu suffire à te nourrir toi et ta famille. Quant à ce brave coq, — le même qui chanta si à propos chez Pilate, — il pouvait te rendre riche pour la vie et l'éternité. Tu n'as pas su garder un seul jour ces dons du ciel. Je reprends mon panier, mon coq et ma baguette, — la propre baguette de Moïse, — qui ne sait pas seulement épousseter les habits, qui tire aussi l'eau du rocher, dompte les dragons, découvre les trésors cachés dans les montagnes, et qui aurait pu faire bien d'autres merveilles encore pour toi.

A présent, mon bonhomme, ne te plains que de toi-même, et tâche au moins de retenir cela:

Aide-toi, le ciel t'aidera!

Et le conte finit là.

Souhaits d'Auvergnats

Souhaits d'Auvergnats

Il y avait une fois trois scieurs-de-long, trois Auvergnats qui ne savaient que faire un dimanche qu'il pleuvait. A la fin l'un d'eux eut une idée:

— Faijons des chouhaits, dit-il; chi chela ne chert à rien, chela fait toujours pâcher le temps.

— Ch'est chela, faijons des chouhaits, dirent les deux autres. Commenche, ch'est toi qu'a parlé le premier.

— Eh bien donc, dit-il, je chouhaite vingt bons mille de bœufs — at ... tendez! .. at ... tendez! — et que chaque poil de ches bœufs il choit un chêne, et qu'avecque ches chênes on fache des planches, et qu'avecque ches planches on fache des caiches ... pour mettre tout l'or, tout l'argent, tous les diamants et tous les bijoux du monde ... pour moi.

— Fouchtra! tu ne laîches pas grand' chose à ton prochain, toi, dit le second. Eh bien, moi, je chouhaite tout chimplement que toutes les feuilles de tes arbres, elles choient des feuilles de papier, — at ... tendez! — Je chouhaite après chela que toutes les petites chourches qui vont dans les petits ruicheaux, et que tous les petits ruicheaux qui vont dans les rivières, et que toutes les rivières qui vont dans les fleuves, et que tous les fleuves qui vont dans la mer et que la mer entière, il choit de l'encre! .. Et puis qu'avecque toute chette encre et avecque tout che papier on fache ... quoi? ... de bons billets de banque pour tout l'or, tout l'argent, tous les diamants, tous les bijoux et tous les tréjors du monde ... pour

moi. Ha, ha, ha! je crois que che n'est pas mal chouhaité non plus, chela?

— Oh bien, je chais encore un meilleur chouhait, dit le troisième. Moi, je chouhaite que toi, tu chois mon père, et que toi, tu chois mon oncle, que vous n'ayez point d'autre héritier que moi, et que le diable vous emporte tous les deux.

Bout-d'-Canard

Bout-d'-Canard

Bout-d'-Canard était tout petit, et c'est pour cela qu'on l'appelait bout d' canard, mais tout petit qu'il fût, il avait de la tête, et il s'entendait à son affaire, car après avoir commencé avec rien, il avait fini par amasser cent écus. Or le roi du pays, qui était très dépensier et qui n'avait jamais d'argent, ayant appris que Bout-d'-Canard en avait, s'en vint un jour en personne lui emprunter son magot; et, dame, dans les premiers temps, Bout-d'-Canard n'était pas qu'un peu fier d'avoir prêté de l'argent au roi. Mais lorsqu'au bout d'un an et deux ans, il vit qu'on ne songeait même pas à lui payer ses intérêts, il commença à s'inquiéter, tellement, qu'à la fin il résolut d'aller lui-même trouver Sa Majesté pour se faire rembourser. Et un beau matin voilà Bout-d'-Canard bien pimpant et gaillard qui se met en route en chantant: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent?*

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontra compère le Renard en tournée par là.

— Eh, bonjour, voisin, dit le compère, où donc allons-nous si matin?

— Je vais chez le roi, chercher ce qu'il me doit.

— Oh, prends-moi avec toi!

Bout-d'-Canard se dit: On n'a jamais trop d'amis . . . Je veux bien, lui dit-il; mais avec tes quatre pattes, tout-à-l'heure tu seras las. Fais-toi tout petit, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je té porterai.

* C'est le mot du canard français. Le canard allemand, comme on sait, dit: Pack, pack, pack!

— Eh, la bonne idée! dit compère le Renard.

Il prend ses cliques et ses claques et, leste, le voilà passé comme une lettre à la poste.

Et Bout-d'-Canard repart tout pimpant et gaillard, et toujours chantant: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent?

Il n'avait pas fait cent pas, qu'il rencontre ma commère l'Échelle accotée à son mur.

— Eh, bonjour donc, mon petit caneton! lui dit la commère; où donc vas-tu si résolu?

— Je vais chez le roi, chercher ce qu'il me doit.

— Oh, prends-moi avec toi!

Bout-d'-Canard se dit: On n'a jamais trop d'amis ... Je veux bien, lui dit-il, mais avec tes jambes de bois tout-à-l'heure tu seras lasse. Fais-toi tout petite, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je te porterai.

— Oh, la bonne idée! dit ma commère l'Échelle.

Et, preste, elle prend ses cliques et ses claques, et s'en va tenir compagnie à compère le Renard.

Et: Quand, quand, quand! Bout-d'-Canard repart en chantant, gaillard comme devant.

Cent pas plus loin, il rencontre sa bonne amie, ma commère la Rivière, qui se promenait tranquillement au soleil.

— C'est toi, mon chérubin, lui dit-elle, où vas-tu donc si seul, la queue en trompette, par ce vilain chemin?

— Je vais chez le roi, tu sais, chercher ce qu'il me doit.

— Oh, prends-moi avec toi!

Bout-d'-Canard se dit: On n'est jamais trop d'amis. Je veux bien, lui dit-il; mais toi qui dors en marchant, tout-à-l'heure tu seras lasse. Fais-toi tout petite, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je te porterai.

— Ah, la bonne idée! dit ma commère la Rivière.

Elle prend ses cliques et ses claques et, glou, glou, glou, elle s'en va se loger entre compère le Renard et ma commère l'Échelle.

Et: Quand, quand, quand! Bout-d'-Canard repart en chantant.

Un peu plus loin il rencontre encore le camarade Guêpier qui faisait manœuvrer ses guêpes.

— Eh, bonjour donc, l'ami Canard, dit le camarade Guêpier, où donc va-t-on si pimpant, si gaillard?

— Je vais chez le roi, chercher ce qu'il me doit.

— Oh, prends-moi avec toi!

Bout-d'-Canard se dit: On n'a jamais trop d'amis. . . . Je veux bien, lui dit-il, mais avec ton bataillon à traîner, tout-à-l'heure tu seras las. Fais-toi tout petit, entre dans mon gosier, va dans mon gésier, et je te porterai.

Parbleu, c'est une idée! dit le camarade Guêpier.

Et, par file à gauche! il s'en va par le même chemin retrouver les autres avec tout son monde. Il n'y avait plus grand' place, mais en se serrant un peu . . . Et Bout-d'-Canard reprend sa course et sa chanson.

Il arriva ainsi à la capitale, et enfila tout droit la grande rue, toujours courant et chantant: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent? au grand étonnement des bonnes gens, jusqu'au palais du roi.

Il frappe du marteau: Toc, toc!

— Qui est là? demande le portier en passant la tête par son guichet.

— C'est moi, Bout-d'-Canard. Je veux parler au roi.

— Parler au roi . . . c'est bientôt dit. Le roi dîne et il n'aime pas qu'on le dérange.

— Dis-lui que c'est moi et que je viens il sait bien pourquoi.

Le portier referme son guichet et monte dire cela au roi, qui venait justement de se mettre à table, la serviette au cou, avec tous ses ministres.

C'est bon, c'est bon, dit le roi en riant, je sais ce que c'est; qu'on le fasse entrer et qu'on le mette avec les dindons et les poulets.

Le portier redescend:

Donnez-vous la peine d'entrer.

— Bon! se dit Bout-d'-Canard, je vais voir comment on mange à la Cour.

— Par ici, par ici, fait le portier. Encore un pas . . . là . . . vous y êtes.

— Comment! comment! à la basse-cour?

Pensez si Bout-d'-Canard était vexé!

— Ah, c'est comme ça! dit-il. Attendez, je vous forcerai bien à me recevoir: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent!

Mais les dindons et les poulets sont des bêtes qui n'aiment pas qu'on soit autrement qu'elles; lorsqu'ils virent le nouveau-venu, comme il était fait, et qu'ils l'entendirent crier ainsi, ils commencèrent à le regarder de travers: — „Qu'est-ce que c'est? Que veut celui-là?“ — Finalement ils coururent sur lui tous ensemble pour l'abîmer à coups de bec.

Je suis perdu! se disait déjà Bout-d'-Canard, lorsque par bonheur il se rappela son ami, compère le Renard, et il s'écria:

Renard! Renard! dépêche et sors, ou je suis un bout de canard mort.

Aussitôt compère le Renard qui n'attendait que ce mot-là se dépêche de sortir, il se jette sur la méchante volaille, et couic, couac! il l'étrangle à belles dents, si bien qu'au bout de cinq minutes il n'en restait pas un en vie.

Et Bout-d'-Canard bien content se remet alors à chanter: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent?

Quand le roi qui était encore à table entendit ce refrain et que la gardeuse d'oies vint lui apprendre dans quel état était sa basse-cour, il se fâcha terriblement. Il commanda qu'on jetât ce maudit bout de canard dans le puits pour en finir avec lui.

Et ce fut fait comme il avait dit.

Bout-d'-Canard désespérait déjà de se retirer d'un trou si profond, lorsqu'il se rappela son amie, ma commère l'Échelle.

— L'Échelle! l'Échelle! s'écria-t-il, dépêche et sors, ou je suis un bout de canard mort!

Ma commère l'Échelle qui n'attendait que ce mot-là se dépêche de sortir, elle appuie ses deux bras sur la margelle du puits, Bout-d'-Canard grimpe alors lestement sur son dos, et, hope! le voilà dans la cour, où il se remet à chanter de plus belle.

Quand le roi, qui était encore à table et qui riait du bon tour qu'il avait joué à son créancier, l'entendit de nouveau réclamer son argent, il entra dans une colère bleue.

Il commande qu'on chauffe le four et qu'on y jette ce bout de canard maudit, qui bien sûr devait être sorcier.

Le four fut bientôt chaud, mais Bout-d'-Canard, cette fois,

n'avait pas si peur; il comptait sur sa bonne amie, ma commère la Rivière.

— Rivière! Rivière! s'écria-t-il, dépêche et sors, ou je suis un bout de canard mort!

Ma commère la Rivière se dépêche de sortir, et, rrrouf! elle s'élance dans le four, qu'elle inonde avec tous les gens qui l'avaient allumé; puis elle se répand en grondant dans la cour du palais à plus de quatre pieds de haut.

Et Bout-d'-Canard bien content se met à nager en chantant à tue-tête: Quand, quand, quand! me rendrez-vous mon bel argent?

Le roi était toujours à table et se croyait bien sûr de son affaire; mais lorsqu'il entendit de nouveau chanter Bout-d'-Canard et qu'on lui eut appris tout ce qui s'était passé, il devint furieux et se leva de table en brandissant les poings.

Qu'on me l'amène, que je lui coupe le cou! s'écrie-t-il, qu'on me l'amène vite!

Et vite, deux valets courent chercher Bout-d'-Canard.

Enfin! se disait le pauvret en montant les grands escaliers, on se décide donc à me recevoir!

Imaginez-vous son effroi, lorsqu'en entrant il voit le roi rouge comme un coq et tous ses ministres qui l'attendaient debout, le sabre à la main. Il crut que cette fois c'en était fait de lui. Heureusement il se souvint qu'il lui restait encore un ami, et il s'écria d'une voix mourante:

Guêpier, Guêpier, mon brave, dépêche et sors, ou je suis un bout de canard mort!

Mais c'est ici que tout va changer de face!

Bs! bs! à la baïonnette! Le brave Guêpier débouche avec toutes ses guêpes. Elles s'élancent sur l'enragé de roi et ses ministres, et les piquent si furieusement au visage qu'ils en perdent la tête et que, ne sachant où se fourrer, ils sautent tous pêle-mêle par la fenêtre et se cassent le cou sur le pavé.

Voilà Bout-d'-Canard bien étonné, tout seul dans la grande salle et maître du terrain. Il n'en revenait pas.

Bientôt pourtant il se rappela ce qu'il était venu faire au palais, et profitant de l'occasion, il se mit à la recherche de son cher argent. Mais il eut beau fouiller dans tous les tiroirs, il ne trouva rien: tout avait été dépensé.

En furetant ainsi de chambre en chambre, il arriva à celle où était le trône, et se sentant fatigué, il s'assit dessus pour rêver à son aventure.

Cependant le peuple avait trouvé son souverain et ses ministres les quatre fers en l'air sur le pavé, et il s'était répandu dans le palais pour savoir comment cela était arrivé. Lorsque en entrant dans la salle du trône, la foule vit qu'il y avait déjà quelqu'un sur le siège royal, elle éclata en cris de surprise et de joie: Le roi est mort, vive le roi! C'est le ciel qui nous l'envoie.

Bout-d'-Canard, qui ne s'étonnait plus de rien, accueillit les acclamations du peuple comme s'il n'eût jàmais fait que cela de sa vie.

Quelques-uns murmuraient bien que ce serait un beau roi qu'un bout de canard; ceux qui le connaissaient répondirent qu'un bout de canard bon ménager valait encore mieux pour roi qu'un panier percé comme celui qui gisait sur le pavé.

Bref, on courut ôter la couronne de la tête du défunt et on en coiffa Bout-d'-Canard, à qui elle allait comme de cire.

C'est ainsi qu'il devint roi.

— Et maintenant, dit-il après la cérémonie, Mesdames et Messieurs, allons souper! je me sens l'estomac creux.

Encore un Conte?

Encore un Conte?

Vous voulez encore un conte? Eh bien, écoutez. Mais c'est une histoire sérieuse ... Il ne faut pas rire.

Il y avait une fois une petite souris et une petite saucisse qui demeuraient ensemble et s'aimaient comme deux sœurs.

Elles s'étaient arrangées de façon que tour à tour l'une sortait pour aller aux champs ou à la ville, tandis que l'autre gardait la maison et faisait le ménage.

Un jour que la petite saucisse avait préparé des choux à manger, la petite souris, qui était revenue de la ville avec un grand appétit, les trouva si bons, qu'elle s'écria:

Mais comme les choux sont bons aujourd'hui, ma chérie!

— Ah! répondit la petite saucisse, c'est que je me suis mise dedans pendant qu'ils cuisaient.

Le lendemain, comme c'était son jour de cuisine, la petite souris se dit: Je veux à mon tour régaler mon amie: nous mangerons des lentilles et je me mettrai aussi dedans pendant qu'elles cuiront.

Et elle fit comme elle s'était dit, sans plus réfléchir qu'il y a des choses qu'une simple saucisse peut faire et la plus fine petite souris pas.

Quand la petite saucisse rentra, elle trouva la maison seule. Elle appela plusieurs fois: „Ma p'tit' souris! ma p'tit' souris!“ Personne ne répondit. Alors elle alla voir aux lentilles; et elle trouva dedans sa bonne petite amie qui cuisait, et qui était morte.

La pauvrette, pour faire bien les choses, avait voulu rester trop longtemps dedans, et puis elle n'avait plus eu la force de se retirer ...

Et jamais la petite saucisse n'a pu se consoler. Voilà pourquoi aujourd'hui encore, quand on la met sur le gril ou dans la poêle, on l'entend toujours qui pleure et qui soupire: „Ma p'tit' souris! ma p'tit' souris!"

La

Véritable Histoire

du

Petit Chaperon d'or

La

Véritable Histoire
du
Petit Chaperon d'or

Vous connaissez le conte du pauvre petit Chaperon Rouge que le Loup trompa et mangea, avec sa galette, son petit pot de beurre et sa grand'mère; eh bien, l'histoire véritable s'est passée tout différemment; on le sait aujourd'hui. Et d'abord, la petite fille s'appelait et s'appelle encore le petit Chaperon d'or; ensuite ce n'est pas elle, ni la bonne mère-grand, c'est le méchant loup qui fut, à la fin, attrapé et mangé.

Écoutez seulement.

L'histoire commence à peu près comme le conte.

Il y avait une fois une petite fille des champs, jolie et gentille comme une étoile au temps. Elle se nommait de son vrai nom Blanchette, mais on l'appelait plutôt le petit Chaperon d'or, à cause d'un merveilleux petit capet couleur d'or et de feu dont on la voyait toujours coiffée. C'était sa grand'mère, une femme si ancienne qu'elle ne savait plus son âge, qui lui avait donné ce petit chaperon; il devait lui porter bonheur, car il était fait d'un rayon de soleil, disait-elle. Et comme la bonne vieille passait pour un peu sorcière, tout le monde croyait aussi le petit capet un peu ensorcelé.

Or il l'était effectivement, vous allez voir.

Un jour la mère dit à l'enfant: Voyons, mon p'tit Chap'ron d'or, si tu sais déjà t' conduire toute seule. Tu vas porter c' bon morceau d' galette à ta grand'maman pour se régaler d'main dimanche. Tu lui d'mand'ras comment elle va, et puis tu r'viendras tout d' suite, sans t'arrêter à jaser en ch'min avec des gens qu' tu n' connais point. T'entends bien?

J'entends bien, répondit gaiement Blanchette. Et la voilà partie avec la galette, et toute glorieuse de la commission.

Mais la grand'mère demeurait dans un autre village, et il fallait traverser un grand bois pour y arriver. Au tournant du chemin, sous la futaie, qui va là tout d'un coup?

Compère le Loup!

Il avait vu l'enfant partir seule, et le scélérat l'attendait pour la dévorer; lorsqu'au même moment il aperçut des bûcherons qui pouvaient le voir, et il se ravisa.

Au lieu de se jeter sur Blanchette, il l'aborde en frétillant et faisant le bon chien.

C'est toi! mon gentil p'tit Chaperon d'or, lui dit-il.

Et alors la petite fille s'arrête pour causer avec le Loup, que pourtant elle ne connaissait point.

Tu m' connais donc? lui dit-elle. Et toi, comment t'appelles-tu?

J' m'appelle compère le Loup. Et où vas-tu comme ça, ma bellotte, avec ton p'tit panier au bras?

J' vas chez ma grand'm'man, lui porter un bon morceau d' galette pou' s' régaler d'main dimanche.

Et où' s' qu'elle demeure, ta grand'm'man?

Elle demeure d' l'aut' côté du bois, à la première maison du village, près du moulin à vent, tu sais bien.

Ah oui! j' sais maint'nant, dit le Loup. Eh bien, j' vas justement par là; j'y s'rai avant toi sans doute, avec tes p'tites jambettes, et j' lui dirai qu' tu viens la voir; alors elle t'attendra.

Là-dessus le Loup coupe à travers bois, et en cinq minutes il arrive à la maison de la grand'mère.

Il frappe à la porte: toc, toc.

Point de réponse.

Il frappe plus fort.

Personne.

Alors il se dresse tout debout, pèse de ses deux pattes de devant sur le loquet, et la porte s'ouvre.

Pas un chat dans la maison.

La vieille femme s'était levée de bonne heure pour aller vendre des herbes à la ville; et elle était partie tellement à la

hâte qu'elle avait laissé son lit défait, avec son grand bonnet de nuit sur l'oreiller.

Bon! se dit alors le Loup, j' sais bien c' que j' vas faire.

Il ferme la porte, enfonce le bonnet de la grand'mère jusque sur ses yeux, puis il se couche tout de son long dans le lit, et tire les rideaux.

Cependant la bonne Blanchette continuait tranquillement son chemin à la manière des petites filles, en s'amusant par-ci par-là à cueillir des pâquerettes, à épier les petits oiseaux qui faisaient leurs nids et à courir après les papillons qui voltigeaient au soleil.

Enfin elle arrive à la porte.

Toc, toc.

Qui qu'est là? dit le Loup, en adoucissant de son mieux sa grosse voix.

C'est moi, grand'm'man. Vot' petit Chap'ron d'or. J' vous apporte un bon morceau d' galette pou' vous régaler d'main dimanche.

Pèse avec ton doigt su' l' loquet, et puis pousse, mon minet, dit le Loup.

Blanchette pèse avec son doigt sur le loquet, et la porte s'ouvre.

Vous êtes donc enrouée, grand'm'man? dit-elle en entrant.

Heu! un peu, un peu ... répond le Loup en faisant semblant de tousser. Ferme bien la porte, mon p'tit agneau. Mets ton panier su' la table, et puis ôte ta robe et viens t' coucher près d' moi; tu te r'poseras un brin.

La bonne petite se déshabille, — mais remarquez bien ceci! — elle garde en se couchant son petit chaperon sur sa tête ...

Lorsqu'elle aperçut dans le lit la figure que faisait sa grand'-mère, la pauvrette s'étonna grandement.

Oh! s'écrie-t-elle, comme vous ressemblez à compère le Loup, grand'maman!

C'est mon grand bonnet qui fait ça, mon enfant, répond le Loup.

Oh! comme vous avez les bras velus, grand'maman!

C'est pour mieux te caresser, mon enfant.

Oh! comme vous avez une grande langue, grand'maman!

C'est pour mieux répondre aux gens, mon enfant.

Oh! comme vous avez des grands crocs blancs plein la bouche, grand'maman!

C'est pour croquer les p'tits enfants!

Et le Loup ouvre la gueule toute grande pour engloutir Blanchette . . .

Mais elle baisse la tête en appelant: Maman! maman! et le Loup n'attrape que son petit chaperon.

Aussitôt, aïe! aïe! il recule en criant et secouant la mâchoire comme s'il avait avalé des charbons ardents.

C'était le petit chaperon couleur de feu qui lui avait brûlé la langue jusqu'au fond du gosier!

Le petit chaperon, vous le voyez, était un de ces capets, un de ces bonnets magiques comme on en avait au temps passé, dans les contes, pour se rendre invisible ou invulnérable.

Et voilà le Loup, avec sa gueule brûlée, qui saute à bas du lit et qui cherche la porte en hurlant, hurlant comme s'il avait à ses trousses tous les chiens du pays.

Juste en ce moment arrive la grand'mère, qui revenait de la ville avec son long sac vide sur l'épaule.

Ah, brigand! s'écrie-t-elle, attends un peu!

Vite, elle ouvre son sac tout grand en travers de la porte, et le Loup affolé pique dedans tête baissée.

C'est lui maintenant qui était pris, gobé comme une lettre à la poste!

Car la brave vieille referme son sac, crac! et elle court le vider dans le puits, où le chenapan, toujours hurlant, dégringole et se noie.

Ah, gredin! tu croyais croquer ma p'tite fille! Eh bien, d'main nous lui f'rons d' ta peau un manchon, et c'est toi qui sera* croqué, car nous donnerons ta carcasse à manger aux chiens.

Là-dessus, la grand'mère courut rhabiller la pauvre Blanchette, qui tremblait encore de peur dans le lit.

Eh bien! lui dit-elle, sans mon p'tit chap'ron, où s'rais-tu à présent, mignonne? . . .

Et pour redonner du cœur et des jambes à l'enfant, elle lui fit manger un bon morceau de sa galette et boire un bon petit

---

* sic.

coup de vin; après quoi elle la prit par la main et la reconduisit à la maison.

Et alors, qui gronda bien fort quand elle apprit comment tout s'était passé? Ce fut la maman.

Mais Blanchette promit et repromit si bien de ne jamais plus s'arrêter à écouter un loup, qu'enfin la maman pardonna.

Et Blanchette, le petit Chaperon d'or, a tenu parole. Et quand il fait beau temps, on peut la voir encore aujourd'hui aux champs avec son joli petit chaperon couleur de soleil.

Mais pour cela il faut se lever matin.

Les

Deux rats et leur gendre

Les

Deux rats et leur gendre

Il y avait une fois, au Japon un rat et sa rate, gens de noble race, qui avaient une fille extraordinairement belle. Ils en étaient aussi extrêmement fiers, et rêvaient pour elle, mais chacun d'eux à sa manière, un beau mariage. Rat de cœur et d'âme, le père, lui, ne voyait point de gendre plus souhaitable qu'un jeune raton de grande maison dont il remarquait l'empressement autour de la jeune personne. Ce parti, tout brillant qu'il fût, paraissait, au contraire, inacceptable à la mère. Comme tant de gens qui se croient faits d'une pâte particulière, elle n'avait pour sa propre espèce qu'une très petite estime, et ambitionnait, elle, une alliance jusque dans les plus hautes sphères. *Ad astra!* jusqu'aux astres! voilà ma devise, répétait-elle toujours; et quand on a une fille si belle qu'on peut dire qu'il n'y a rien au-dessus d'elle, on peut bien prétendre un gendre qu'il n'y ait aussi rien au-dessus de lui.

Alors adresse-toi donc tout de suite au soleil, lui dit un jour le père impatienté. C'est au-dessus de celui-là qu'il n'y a rien.

Justement, j'y pensais, répondit-elle; et, puisque tu le veux, nous lui ferons dès demain notre visite.

Et le lendemain, dès le matin, le père rat, cahin-caha, et la mère rate, droite et fière sur ses pattes, s'en allèrent ensemble présenter leur belle ratonne au soleil.

Seigneur astre, ainsi parla la mère, voici notre fille unique. Elle est si belle, qu'il n'y a rien au-dessus d'elle. Naturelle-

ment nous voulons un gendre aussi qu'il n'y ait rien au-dessus de lui; et, comme vous voyez, c'est à vous le premier que nous avons pensé.

— Extrêmement flatté ... dit le soleil; mais vous me faites trop d'honneur: il y a quelqu'un au-dessus de moi, c'est le nuage. Regardez ...

Au même instant arrive le nuage, qui d'un seul coup escamote le soleil avec tous ses rayons.

Eh bien, parlons au nuage, dit la mère rate sans se déconcerter.

— Très honoré! ... répond à son tour le nuage, mais vous vous trompez d'adresse: il y a quelqu'un au-dessus de moi, c'est le vent. Vous allez voir.

Au même moment arrive le vent, qui d'un seul coup balaye au loin le nuage. Après quoi, bousculant le père, la mère et la fille, il s'abat pêle-mêle avec eux au pied d'un vieux mur.

Vite, la mère rate se redresse sur ses pattes, et répète au vent son compliment.

— Adressez-vous donc au mur, répond en maugréant le vent. Vous voyez bien qu'il est au-dessus de moi, puisqu'il m'arrête et me force à reculer.

Preste, alors la mère rate fait volte-face et présente sa fille au mur.

Ah! mais, ici, la jeune personne fit comme le vent, elle recula.

Celui que dans son cœur elle mettait au-dessus de tout, c'était le gentil raton qui l'aimait. Cependant, pour complaire à sa mère, elle voulait bien épouser le soleil, malgré ses rayons aveuglants, ou le nuage, malgré son air maussade, enfin même le vent, malgré ses brusques façons; mais un vieux mur délabré! ... non! elle préférait mourir.

Heureusement le mur s'excusa comme les autres.

Certainement, dit-il, je puis faire reculer le vent, qui peut balayer le nuage, qui peut escamoter le soleil; mais il y a quelqu'un qui fait plus que tout cela, c'est le rat, car il me passe au travers du corps, il pourrait même, s'il voulait, me réduire en poudre, simplement avec ses dents. Croyez-moi,

ne cherchez pas un autre gendre. C'est au-dessus du rat qu'il n'y a rien.

Eh bien! femme, eh bien! s'écria le père rat triomphant, te l'ai-je pas toujours dit?

C'est pourtant vrai! fit la mère rate émerveillée et devenue subitement toute glorieuse de porter un si beau nom.

Ils retournèrent tous les trois très contents à la maison, et le lendemain la jolie ratonne épousa son gentil raton.

Le

Preneur de rats

Le

Preneur de rats

Il y a de cela bien longtemps, la ville de Hamel, en Allemagne, fut envahie par des bandes de rats comme jamais on n'en avait vus ni n'en reverra.

C'était de gros animaux tout noirs, qui couraient hardiment en plein jour par les rues et fourmillaient tellement partout dans les maisons, que les gens ne savaient tantôt plus où poser le pied ni la main sans en toucher un. Le matin, en s'habillant, ils les trouvaient dans leurs chausses et dans leurs cottes, dans leurs poches et dans leurs bottes, et quand ils voulaient manger un morceau, la horde vorace avait tout raflé de la cave au grenier.

La nuit c'était encore pis. Aussitôt les lumières éteintes, ces rongeurs infatigables se mettaient à leur besogne. Et, partout, dans les plafonds, dans les planchers, dans les armoires, à toutes les portes, c'était alors une chasse, un remue-ménage, un bruit enragé de vrilles, de pinces et de scies à ne pas laisser un sourd reposer tranquillement une heure durant.

Ni chats ni chiens, ni poison ni pièges, ni prières, ni cierges brûlés à tous les saints, rien n'y faisait rien. Plus on en tuait, plus il en revenait. Et les habitants de Hamel commençaient à se donner au diable, lorsqu'un certain vendredi arriva dans leur ville un homme de figure étrange, qui jouait de la cornemuse et chantait ce refrain:

Qui vivra verra:
Le voilà,
Le preneur de rats!

C'était un grand escogriffe, sec, bronzé, nez busqué, longue moustache en queue de rat, deux gros yeux jaunes perçants et moqueurs, sous un large feutre noir rehaussé d'une plume de coq écarlate. Il était habillé d'un casaquin vert à ceinture de cuir, avec des chausses rouges et aux pieds des sandales retenues par des lanières entrelacées autour des jambes à la façon des Zingaris.

C'est ainsi qu'on le voit encore aujourd'hui représenté sur un des vitraux de la cathédrale de Hamel.

Il s'arrêta sur la grande place du marché, devant l'hôtel de ville, tourna le dos à l'église, et continua sa musique en chantant:

Qui vivra verra:
Le voilà,
Le preneur de rats!

Justement le Conseil des bourgeois était assemblé pour délibérer encore une fois sur cette plaie d'Égypte dont personne ne savait comment délivrer la ville.

L'étranger fit dire aux conseillers que, s'ils voulaient y mettre le prix, il les débarrasserait de tous leurs rats avant la fin de la journée, jusqu'au dernier.

Alors, c'est un sorcier! s'écrièrent d'une seule voix tous les bourgeois, il faut nous méfier.

Le bourgmestre, qui passait pour un habile homme, les rassura.

Il leur dit: Sorcier ou non, si ce cornemuseux dit vrai, c'est lui certainement qui nous a envoyé la vermine infernale dont il veut aujourd'hui nous délivrer à prix d'argent. Eh bien, il faut savoir prendre le diable lui-même à ses propres filets. Laissez-moi faire.

Laissons faire le bourgmestre, se dirent les bourgeois.

Et l'étranger fut amené devant eux.

Dès ce soir, dit-il, j'aurai expédié tous les rats de Hamel, si vous voulez seulement me les payer un *gros** par tête.

---

* Mon conteur pensait-il ici à l'ancien *groschen* allemand ou à l'ancienne monnaie française dite *gros de Nesle* qui valait au seizième siècle 2 sous 6 deniers? ...

Un gros par tête! s'écrièrent encore les bourgeois, mais cela peut faire à la fin des milliers de florins!

Le bourgmestre haussa simplement les épaules et dit à l'étranger:

Marché fait. Allez, opérez; les rats vous seront payés un gros par tête, comme vous le demandez.

Le cornemuseux annonça qu'il opérerait le soir même au lever de la lune. Il ajouta que les habitants devaient à cette heure-là laisser les rues libres et se contenter de regarder de leurs fenêtres ce qui se passerait, et que ce serait un plaisant spectacle.

Quand les gens de Hamel apprirent ce marché, eux aussi ils s'écrièrent: Un gros par tête! mais c'est un argent d'enfer que cela va nous coûter.

Laissons faire le bourgmestre, leur dirent alors d'un air malin les bourgeois du Conseil.

Et les bonnes gens de Hamel répétèrent avec leurs conseillers: Laissons faire le bourgmestre.

Vers neuf heures du soir le cornemuseux reparut sur la grande place. Il tourna comme la première fois le dos à l'église, et, au moment où la lune se levait à l'horizon, *trarira, trari!* la cornemuse retentit.

C'était d'abord une musique lente, caressante, puis de plus en plus vive et pressante, et si sonore et perçante qu'elle pénétrait jusque dans les ruelles et les réduits les plus reculés de la ville.

Bientôt, du fond des caves, du haut des greniers, de dessous tous les meubles, de tous les coins et recoins des maisons, voici les rats qui sortent, qui cherchent la porte, qui s'élancent dans la rue, et *trip, trip, trip,* se mettent à courir à la file vers la place de l'hôtel de ville, si pressés les uns contre les autres qu'ils couvraient le pavé comme les vagues d'un torrent débordé.

Quand la place en fut toute remplie, le cornemuseux fit volte-face, et, toujours sonnant vivement, il se dirigea vers la rivière qui coule au pied des murs de Hamel.

Arrivé là, il se retourna. Les rats le suivaient.

Hop! hop! s'écria-t-il en montrant du doigt le milieu de la

rivière où l'eau tourbillonnait et s'engouffrait comme dans un entonnoir.

Et hop! hop! sans hésiter, les rats faisaient le saut, nageaient droit à l'entonnoir, plongeaient la tête la première et disparaissaient.

Le plongeon dura ainsi, sans discontinuer, jusqu'à minuit.

A la fin, arriva en se traînant péniblement un gros rat tout blanc de vieillesse, qui s'arrêta sur le bord.

C'était le roi de la bande.

Y sont-ils tous, compère Blanchet? lui demanda le cornemuseux.

Ils y sont tous, répondit le compère Blanchet.

Et combien étaient-ils?

Neuf cent nonante mille neuf cent nonante-neuf.

Bien comptés?

Bien comptés.

Va donc maintenant les retrouver, vieux sire, et au revoir.

Alors le vieux rat blanc sauta à son tour dans la rivière, nagea jusqu'au tourbillon, et disparut.

Quand le cornemuseux eut ainsi terminé sa besogne, il alla se coucher à son auberge. Et, pour la première fois depuis trois mois, les gens de Hamel dormirent toute une nuit tranquilles.

Le lendemain matin, à neuf heures, le cornemuseux se rendit à l'hôtel de ville où le Conseil des bourgeois l'attendait.

Tous vos rats ont fait hier le saut dans la rivière, dit-il aux conseillers, et je vous garantis que pas un ne reviendra. Ils étaient neuf cent nonante mille neuf cent nonante-neuf. A un gros par tête, comptez.

Comptons d'abord les têtes, répondit le bourgmestre. Un gros par tête, c'est une tête par gros. Où sont les têtes?*

Le preneur de rats ne s'attendait pas à ce coup de jarnac. Il pâlit de colère et ses yeux lancèrent des flammes.

---

* A ma connaissance, la ruse qu'emploie ici le bourgmestre ne figure dans aucun texte allemand; c'est aussi la variante capitale de la présente version.

Les têtes! s'écria-t-il, si vous y tenez, allez les chercher dans la rivière.

Donc, reprit le bourgmestre, vous refusez de vous tenir aux termes de votre marché. Nous pourrions, nous, vous refuser tout paiement. Mais vous nous avez rendu service, nous ne vous laisserons pas partir sans récompense.

Et il lui offrit cinquante écus.

Gardez votre récompense pour vous, riposta fièrement le preneur de rats. Si vous ne me payez pas, je me ferai payer par vos héritiers.

Là-dessus, il enfonça son chapeau sur ses yeux, quitta brusquement la salle, et sortit de la ville sans dire un mot à personne.

Quand les Hamelois apprirent comment l'affaire s'était terminée, ils se frottèrent les mains, et, sans plus de scrupule que leurs conseillers et leur bourgmestre, ils se moquèrent avec eux du preneur de rats, qui, disaient-ils, s'était pris à son propre piège. Mais ce qui les fit surtout bien rire, ce fut sa menace de se faire payer par leurs héritiers. Ha! ils se souhaitaient seulement jusqu'à la fin de leurs jours de pareils créanciers.

Le lendemain, qui était un dimanche, ils se rendirent tous gaîment à l'église, en songeant qu'après la messe ils pourraient enfin manger un bon morceau dont les rats n'auraient pas tâté avant eux.

Ils ne se doutaient guère de la terrible surprise qui les attendait à leur retour à la maison.

Plus d'enfants nulle part, tous avaient disparu.

Nos enfants! où sont nos pauvres enfants? c'est le cri qu'on entendit bientôt dans toutes les rues.

Alors arrivèrent par la porte orientale de la ville trois petits garçons qui criaient et pleuraient, et voici ce qu'ils racontèrent:

Pendant que les parents étaient à l'église, une musique merveilleuse avait retenti. Bientôt tous les petits garçons et toutes les petites filles qu'on avait laissés dans les maisons étaient sortis, attirés par les sons magiques, et s'étaient précipités vers la grande place du marché. Ils avaient trouvé là le preneur de rats, jouant de sa cornemuse au même endroit que la veille. Alors l'étranger

s'était mis à marcher vite, et ils l'avaient suivi en courant, chantant et dansant au son de la musique jusqu'au pied de la montagne qu'on voit à l'entrée de Hamel. A leur approche la montagne s'était entr'ouverte et le cornemuseux y était entré avec eux, puis elle s'était refermée. Seuls, les trois petits qui racontaient l'aventure étaient restés dehors comme par miracle. L'un était bancal, et n'avait pu courir assez vite; l'autre, qui avait quitté la maison à la hâte, un pied chaussé et l'autre nu, s'était blessé contre une grosse pierre, et ne marchait qu'avec peine. Le troisième, lui, était arrivé à temps; mais en se pressant pour entrer avec les autres, il avait heurté si violemment contre la paroi de la montagne qu'il était tombé à la renverse au moment où elle se refermait sur ses camarades.

A ce récit les parents redoublèrent leurs lamentations. Ils coururent avec des piques et des pioches à la montagne, et cherchèrent jusqu'au soir l'ouverture par où leurs enfants avaient disparu, sans parvenir à la trouver. Enfin, à la nuit tombante ils rentrèrent désolés dans Hamel. Mais le plus affligé de tous, c'était le bourgmestre, car il perdait trois petits garçons et deux jolies petites filles, et, pour comble, les Hamelois l'accablaient de reproches, oubliant que la veille ils étaient tous d'accord avec lui.

Qu'étaient devenus tous ces malheureux enfants?

Les parents espérèrent toujours qu'ils n'étaient pas morts, et que le preneur de rats, qui certainement avait dû sortir de la montagne, les aurait emmenés avec lui dans son pays. C'est pourquoi durant plusieurs années ils envoyèrent à leur recherche en différentes contrées, mais personne ne parvint à retrouver la trace des pauvres petits. Ce n'était que bien plus tard qu'on devait en avoir des nouvelles.

En effet, cent cinquante ans environ après l'événement, alors qu'il ne restait plus personne ni des pères ni des mères, ni des frères ni des sœurs de ce temps-là, arrivèrent un soir dans Hamel des marchands de Brême qui revenaient d'Orient et demandèrent à parler aux bourgeois. Ils racontèrent qu'en traversant la Hongrie ils avaient séjourné dans une contrée montagneuse appelée Transylvanie où les habitants ne parlaient que la langue allemande, tandis que tout autour d'eux on ne parlait que le hon-

grois. Ces gens assuraient aussi qu'ils venaient d'Allemagne, mais ils ne savaient pas comment ils se trouvaient dans cet étrange pays. Or, dirent les marchands de Brême, ces Allemands ne peuvent être que les descendants des enfants perdus de Hamel.

Les Hamelois n'en doutèrent pas; et, depuis ce jour, ils regardent comme certain que les Transylvains de la Hongrie sont leurs compatriotes, dont les ancêtres, encore enfants, furent jadis amenés là par le preneur de rats.

Il y a des choses plus difficiles à croire que cela.

Biquette dans le jardin

Biquette dans le jardin*

Holà! Jean, dit le maître,
Va m' chasser la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Jean part et ne r'vient pas,
Et n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l' chien, dit le maître,
Va m' mordre ce Jean-là,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L' chien part et ne r'vient pas,
Et n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l' fouet, dit le maître,
Va m' fouetter ce chien-là,

---

* Cette *ritournelle* ou *randonnée* figure déjà dans mon *Manuel de lecture,* mais seulement en abrégé; je la donne ici au complet.

Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L' fouet part et ne r'vient pas,
Et n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chasse pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l' feu, dit le maître,
Va m' brûler ce fouet-là,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L' feu part et ne r'vient pas,
Et n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l'eau, dit le maître,
Va m' noyer ce feu-là,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L'eau part et ne r'vient pas,
Et n' va pas noyer l' feu,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l'ân', dit le maître,
Va m' pomper cette eau-là,
Qui n' va pas noyer l' feu,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L'ân' part et ne r'vient pas,
Et n' va pas pomper l'eau,
Qui n' va pas noyer l' feu,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

Holà! l' sab', dit le maître,
Va m' sabrer cet ân'-là,
Qui n' va pas pomper l'eau,
Qui n' va pas noyer l' feu,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin,
Là-bas, dans l' grand jardin.

L' sab' part et ne r'vient pas,
Et n' va pas sabrer l'âne,
Qui n' va pas pomper l'eau,
Qui n' va pas noyer l' feu,
Qui n' va pas brûler l' fouet,
Qui n' va pas fouetter l' chien,
Qui n' va pas mordre Jean,
Qui n' chass' pas la biquette,
Qui mang' tout not' raisin
Là-bas, dans l' grand jardin.

Alors, c'est moi, dit l' maître,
Qui vais fair' marcher ça.
Et d'un saut l'y voilà.

Et l' sab' court sabrer l'âne,
Et l'ân' court pomper l'eau,
Et l'eau court noyer l' feu,
Et l' feu court brûler l' fouet,
Et l' fouet court fouetter l' chien,
Et l' chien court mordre Jean,
Et Jean chass' la biquette,
Qui mangeait tout l' raisin . . .

Et l' maît' ferm' son jardin.

La

Grosse Carotte

5*

La

Grosse Carotte

Le vieux s'en va dans son jardin
Pour arracher la gross' carotte;
Il tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt la vieille,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt le fils,
Qui tir' la vieille par sa cotte,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt la fille,
Qui tir' le fils par sa culotte,
Qui tir' la vieille par sa cotte,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt Bastien,
Qui tir' la fille par sa cotte,
Qui tir' le fils par sa culotte,
Qui tir' la vieille par sa cotte,

Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt Bastienne,
Qui tir' Bastien par sa culotte,
Qui tir' la fille par sa cotte,
Qui tir' le fils par sa culotte,
Qui tir' la vieille par sa cotte,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt l'abbé,
Qui tir' Bastienne par sa cotte,
Qui tir' Bastien par sa culotte,
Qui tir' la fille par sa cotte,
Qui tir' le fils par sa culotte,
Qui tir' la vieille par sa cotte,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt l'abbesse,
Qui tir' l'abbé par sa culotte,
Qui tir' Bastienne par sa cotte,
Qui tir' Bastien par sa culotte,
Qui tir' la fille par sa cotte,
Qui tir' le fils par sa culotte,
Qui tir' la vieille par sa cotte,
Qui tir' le vieux par sa culotte,
Qui tire, tire la carotte;
La carott' ne veut pas venir.

À l'aide! à l'aide! — Accourt le porc! . . .
Qui d'un coup d' groin sort la carotte.
Et crac! le vieux tomb' sur la vieille,
Qui se renverse sur le fils,
Qui se renverse sur la fille,
Qui se renverse sur Bastien,
Qui se renverse sur Bastienne,
Qui se renverse sur l'abbé,
Qui se renverse sur l'abbesse,
Qui se renverse sur ses fesses.

Mais le vieux brandit sa carotte;
Il se relève et tir' la vieille,
La vieill' se r'lève et tir' le fils,
Le fils se r'lève et tir' la fille,
La fill' se r'lève et tir' Bastien,
Bastien se r'lève et tir' Bastienne,
Bastienn' se r'lève et tir' l'abbé,
L'abbé se r'lève et tir' l'abbesse,
L'abbess' se r'lève et s' frott' les fesses.

Et tous s'écrient: Ah! quell' carotte!
Pour l'avoir je donn'rais ma cotte,
Moi ma culott', moi ma calotte,
Ah! quell' carotte!

L'enfant Jésus

et

Les petits garçons de Nazareth

Légende recueillie par fragments de la bouche de mon grand-père, puis complétée et définitivement rédigée en forme de cantilène, à la suite d'une conversation à l'hôtel d'Edimbourg, à Paris, où se trouvaient divers étrangers, Allemands, Anglais, Espagnols, qui avaient assisté à une conférence publique que je fis dans l'hiver de 1880, à la salle des Capucines, sur les contes et les chants populaires français. Tous ces étrangers connaissaient la légende, chacun avec quelque variante, mais aucun d'eux n'en pouvait indiquer la source.

On se tromperait si l'on y voyait une intention irrévérencieuse. Cette légende date sans doute du moyen âge, et témoigne tout simplement de la naïveté d'une époque où, même dans l'église et devant l'autel, la foi la plus vive pouvait par moments s'allier à la gaîté la plus familière. Qu'on pense aux charmants badinages des fêtes de Noël et des trois Rois etc.

L'enfant Jésus

et

Les petits garçons de Nazareth

C'était par un' journée bénie:
Joseph charpentait au soleil;
Sous l'arbr', Gabriel et Marie
S'entret'naient des mystèr's du ciel.

P'tit Jésus dit à sa chèr' mère:
Permets-tu qu' j'aille un peu jouer
Avec les p'tits enfants d' la terre,
Là-bas, su' la plac' du marché?

Oui! va jouer, mon doux enfant!
Mais tu connais tous ces p'tits drôles ...
Ainsi n' te plains pas en r'venant
S'ils t'ont dit des méchant's paroles ...

Et p'tit Jésus part tout joyeux.
Tout joyeux il va vers la place
Où trente enfants menaient leurs jeux,
Tous de bell' mine et d' noble race.

Il leur dit: Dieu vous béniss' tous,
Et son Christ vous prenne auprès d' soi.
Chers enfants, j' viens jouer avec vous,
Voulez-vous pas jouer avec moi?

Mais tous fièr'ment lui répond'nt: Non!
Ils étaient des fils de famille,
Lui n'était que d' basse extraction,
Né dans l'étable, un enfant d' fille!

Triste, oh! bien trist', le p'tit Jésus
S'en r'tourne alors vers sa chèr' mère.
Si tu savais comme ils m'ont r'çu,
Ces vilains p'tits enfants d' la terre!

J' leur ai dit: Dieu vous béniss' tous,
Et son Christ vous prenne auprès d' soi.
Chers enfants, j' viens jouer avec vous,
Voulez-vous pas jouer avec moi?

Mais tous, fièr'ment, ils m'ont dit qu' non!
Qu'ils étaient des fils de famille;
Moi, j' n'étais que d' basse extraction,
Né dans l'étable, un enfant d' fille ...

Eh! quand tu s'rais un enfant d' fill',
Et né dans une étable à bœufs,
C'est pas moins toi qu'es l' princ' du ciel,
L' sauveur du monde, et d' ces p'tits gueux!

Cours, mon chéri, r'tourne à la place,
Et montre-leur c' que tu sais fair'.
Foudroie-moi cette insolent' race,
Et plong'-les tous au fond d' l'enfer!

Mais p'tit Jésus répond: Oh, non!
Ces p'tits pécheurs, j'ai pitié d'eux.
Un jour vient qu'ils se r'pentiront,
Et Christ les prendra dans les cieux.

Qu' tu sois ou non un enfant d' fille,
S'écrie alors l'ang' Gabriel,
Va, personn' n'est d' plus haut' famille,
Car t'es l' vrai fils du roi du ciel!

Jésus

et

Les deux âniers

Voir, pour l'histoire comparée de cette légende, Bernhard von Lepel, Gedichte, — Cerquand, Légendes et récits du Pays basque, — Reinhold Kœhler, Germania XXVIII. Elle date du moyen âge, et dérive évidemment de la vieille fable ésopique „Hercule et le bouvier", reproduite de diverses manières dans toutes les langues par une foule de fabulistes anciens et modernes, et notamment par Lafontaine dans son „Chartier embourbé".

Jésus
et
Les deux âniers

Notre-Seigneur et les douze, un beau jour,
Par le pays faisaient un tour.

Pouf! patatras! sur leur passage,
Tombe un ânier, son âne et son bagage.

Le diable d'âne à terre se roulait;
L'ânier pleurait, se désolait.

À ce jeu, la bête obstinée
Semblait vouloir passer là sa journée.

Autour roulaient, en morceaux, brocs et pots,
Toute la charge de son dos.

L'homme, à genoux dans la poussière,
Poussait au ciel prière sur prière.

Secourez-moi, mon Dieu!.. pitié!.. pitié!..
Mettez-moi mon âne sur pié!

Pierre dit à Jésus: Cher maître,
J'aide à l'ânier, si tu veux le permettre?..

Non! certes non! répond alors Jésus.
Pierre s'étonne là-dessus.

Ils passent. Pareil équipage,
Plus loin, se trouve encor sur leur passage.

Tranquille à terre un âne s'allongeait;
L'ânier jurait, sacrait, rageait.

Il frappait, tapait sur la bête,
À tour de bras, en criant à tue-tête.

Tiens, maudit! tiens! Ah! tu veux te coucher!
Je t'apprendrai bien à marcher.

Mordieu! j'en ai fait aller d'autres.
Ah! par le Christ, la Vierge et les Apôtres!

Et par le cou, la queue, il le tirait,
Le secouait, tournait, virait.

Rien! L'âne à plat restait par terre,
Et l'homme allait l'assommer de colère.

Pierre indigné regarde le Seigneur:
Faut-il châtier ce pécheur?

Il lui faut aider, dit le Maître.
Pierre s'étonne et le laisse paraître.

Alors Jésus: Cela te surprend, toi;
À qui s'aide, j'aide aussi, moi.

Le Miracle

de

Saint Nicolas

Dans mon essai sur „Les chants populaires français“ (Herrigs Archiv für das Studium der neueren Sprachen, Band LVI, Heft 2, Seite 187 bis 220, 1876, Braunschweig, G. Westermann) j'ai publié une autre version de cette cantilène. Je la tenais de ma mère, née à Troyes et qui parlait élégamment la bonne langue de sa ville natale. La version présente est celle que me psalmodiait une vieille servante avec des variantes de langage et de prononciation populaire qui me paraissent assez intéressantes pour être notées. Ces deux versions du *Miracle de saint Nicolas* sont les seules complètes qui aient encore paru. Je constate le fait, et en même temps je revendique mes modestes droits de *trouveur* et d'*assembleur*. Cette précaution n'est pas inutile, car ma première version et d'autres pièces inédites de mon essai ont déjà plusieurs fois été reproduites sans indication de source, dans divers recueils publiés depuis 1876.

Le Miracle

de

Saint Nicolas

Il y avait trois p'tits enfants
Qui glanaient un jour dans les champs.
Le soir ils ont pris un faux ch'min,
Et sont v'nus au pays voisin.

Devant sa porte ils voient l' boucher;
Ils vont lui d'mander à coucher.
— Entrez, entrez, mes p'tits chéris,
J'ai là pour vous trois bons p'tits lits.

Aussitôt les pauvrets entrés,
Le brigand les a massacrés.
Il les coup', coupe en cent morceaux,
Et puis les sal' comm' des pourceaux.

Saint Nicolas, sept ans plus tard,
Passe en c' pays-là par hasard.
Il s'en va frapper chez l' boucher
Et lui d'mande aussi à coucher.

— Entrez chez moi, j'ai plus d'un lit
Où vous pass'rez très bien la nuit.
— J' vas d'abord m'asseoir et m' chauffer.
N'as-tu pas quéqu' chose à souper?

— J'ai là du bœuf, du veau rôti.
— Non, j' n'en veux rôti ni bouilli.
— Voulez-vous manger du jambon?
— Non, ni jambon, ni saucisson.

Je veux ... du p'tit salé d'enfants!
Qu'est dans l' saloir depuis sept ans.
Là-d'sus l'assassin veut s'enfuir.
— Arrêt'! je n' te laiss' pas sortir.

De ton crim' tu viens d' fair' l'aveu;
D'mande aussi pardon au bon Dieu.
Si tu veux vivre en bon chrétien
J' peux encor changer l' mal en bien.

Et su' l' saloir saint Nicolas
Dit alors quat' mots qu'on n' sait pas.
Et voilà les trois p'tits enfants
Qui se r'lèv' tout frais, tout riants.

Le plus grand dit: J'ai bien dormi.
Le s'cond répond: Et moi aussi.
L' p'us p'tit s'écrie: Où don' ze suis?
Ze me croyais en paradis.

Saint Joseph

et

Sainte Cécile

J'ai publié dans mon essai sur les Chants populaires français une version un peu différente de cette chanson. Celle-ci est modifiée sur des variantes notées à Méry-sur-Seine, en diverses occasions, et qui se trouvaient égarées lors de ma première publication.

Saint Joseph

et

Sainte Cécile

Boum! Au paradis c'était l'aut' jour fête:
Voilà tous les saints qui s' mett' à danser.
Saint Joseph seul dit: Je n' suis pas si bête,
Eh! j'ai ma foi bien aut' chose à penser.
Bon pour Cath'rin', pour Nicolas,
Mais moi je n' dans' pas,
Pa'c'que j' suis trop las.
Dans', Nicolas, puisque c'est ton envie,
Dans', Nicolas, pour moi j' suis
Mieux assis.

Saint Antoin' lui dit: C'est l' jour des Apôtres,
Vous savez qu' j'ai tué mon cochon c' matin;
Dansez, bon Joseph, et fait's comm' les autres,
Sinon vous n'aurez ni lard ni boudin.
— J' boirai, j' mang'rai tant qu' tu voudras;
Mais je n' dans'rai pas,
Pa'c'que j' suis trop las.
Dans', Nicolas, puisque c'est ton envie,
Dans', Nicolas, pour moi j' suis
Mieux assis.

Arriv' saint Martin qui r'trouss' sa moustache,
Et qui dit: Allons! un p'tit rigodon!
En avant, Joseph! ou sinon j' me fâche,
Et j' fais mon rapport là-d'sus au patron.
— J' n'en parl' ni plus haut, ni plus bas,
Mais je n' dans'rai pas,
Pa'c'que j' suis trop las.

Dans', Nicolas, puisque c'est ton envie,
Dans', Nicolas, pour moi j' suis
Mieux assis.

Auprès d' lui s'en vient la Vierge Marie,
Qui lui dit tout bas d'un p'tit air bien doux:
Dansez, mon Joseph, puisque j' vous en prie,
Qu'on voie que vous êt's toujours mon époux.
— C'est tout comm' si je n' l'étais pas,
Mais je n' dans'rai pas,
Pa'c'que j' suis trop las.
Dans', Nicolas, puisque c'est ton envie,
Dans', Nicolas, pour moi j' suis
Mieux assis.

Alors on s'en va trouver saint' Cécile,
Qui dans un p'tit coin passait son chagrin.
Saint' Cécil' chérie, soyez bien gentille,
Jouez-nous un p'tit air qui nous l' mette en train.
— Elle aura beau fair' son fracas,
Mais je n' dans'rai pas,
Pa'c'que j' suis trop las.
Dans', Nicolas, puisque c'est ton envie,
Dans', Nicolas, pour moi j' suis
Mieux assis.

Mais chut! Saint' Cécil' s'approche et commence:
Zizi... son archet fait un tel effet,
Que voilà Joseph à travers la danse
Qui crie en sautant d'un air satisfait:
C'tte p'tit' Cécile a je n' sais quoi
Qui me met, ma foi,
Vraiment hors de moi...
Hop! les amis, puisque c'est votre envie;
Dansons, sautons, vive ici
L'harmonie!

Le R'nard et l'Écrevisse

L'Écreviss' n'a pas l'air malin,
Personn' pourtant n'a l' nez plus fin.
On cont' d'elle, entre autr', une histoire
Bien spirituell'; vous allez voir.

Certain jour un pêcheur l'attrape;
Mais d' sa hotte, en route, ell' s'échappe.

La voilà tombée en plein champ.
Comment va-t-ell' faire à présent?

Arriv' le R'nard.
                    Eh! la commère,
Dit-il, que fais-tu là?
                    J' prends l'air,
Dit-elle, et r'tourne à la rivière.
— Mais t' faut pour ça la s'maine entière.
— Bon! qu'ell' répond, tu t' moq' de moi.
J' te parie q' j'y s'rai avant toi.
Tope! et j' te donn' trois pas d'avance.

Pour rire, il tope, et prend distance.

Un! deux! trois! dit-elle.
                    Il s'élance,
En trois bonds il arrive au bord,
Fait volte-face, et crie alors:
Hé! l'Écrevisse, où donc es-tu?
— J' t'attends, lambin! et t'as perdu.

Qu'est-ce? ... Il se r'tourne tout penaud:
Elle est là qui rit d' lui dans l'eau!

Au saut du départ, la rusée
A sa queue s'était accrochée.
Il l'avait transportée ainsi,
Sans s'en douter, att'lée à lui.
Et l' comble! en faisant volte-face,
Il l'avait juste mise en place.

Imaginez son étonn'ment.

Il bondit trois pas en arrière,
En s'écriant: C'est un' sorcière!

Et jamais, depuis c' beau moment,
Le R'nard n'a pu comprend' comment
L'Écreviss' court si lestement.

Ce conte du genre comique est répandu partout. V. René Basset, Contes populaires Berbères, Note 6. Dans mes poésies enfantines, Le Petit Monde, j'ai cru devoir lui donner une forme plus littéraire. Ici, je le reproduis à peu près tel que le contait mon grand-père, qui émaillait volontiers de rimes les joyeuses histoires dont il avait une incroyable provision.

Queue-d'chat

„*C'est le pendant d'Affenschwanz*" — m'écrit un de mes lecteurs allemands qui m'envoie ce conte, — „et c'est probablement un émigré de la vieille France. Je l'ai recueilli pour vous à Berlin, dans une famille de la Colonie française, avec laquelle la mienne est apparentée en ligne féminine."

Quand le Seigneur créa la femme, son intention était bien de la former d'une des côtes de l'homme, ainsi que le dit la Bible.

Il commença donc par endormir Adam solidement. Ensuite il lui ouvrit le côté gauche, celui du cœur, et en retira une côte bien garnie de chair rose et blanche, qu'il examina soigneusement; puis, pour recoudre d'abord Adam, il la déposa sur le gazon.

Or, le chat du paradis rôdait par là.

Il aperçoit dans l'herbe ce friand morceau et, tranquillement, le voici qui vient y mettre la dent.

Le Seigneur se retourne au bruit.

Ah! scélérat!

Il attrape l'animal par la queue et, pour le punir, il le secoue si vertement que la queue craque, et lui reste dans la main.

Le gourmand avait sa leçon; mais la côtelette à demi rongée n'était plus bonne à rien.

Comment faire à présent?

Tout en y réfléchissant, le Seigneur palpait et admirait la queue du chat, si douce, si souple, si jolie; et l'idée lui vient alors qu'elle ferait tout aussi bien l'affaire, et même mieux. Ève était déjà là toute entière! Il n'avait plus qu'un mot à dire, et elle apparaîtrait!

Il dit le mot — et aussitôt, Ève apparut.

Et le Seigneur la trouva plus charmante encore qu'il n'avait pensé.

Il la pria d'abord de lui aider à recoudre Adam, ce qu'elle fit très pertinemment. Après quoi il présenta l'un à l'autre les deux futurs époux.

Adam, qui n'avait pas encore beaucoup d'usage, ne savait que dire et restait là tout ébahi.

Alors Ève lui jette tendrement ses beaux bras autour du cou et, d'une voix délicieuse, lui murmure à l'oreille:

»Oh! mon gros rat!«

Et le bon Adam tout d'un coup déniaisé lui répond en l'embrassant:

»Je te connais, toi, chatte!«

Ce furent les premières paroles qu'échangèrent au commencement l'homme et la femme. Et c'est peut-être celles qu'en tête-à-tête ils échangent le plus volontiers encore aujourd'hui.

D'où l'on peut conclure que, de toutes les histoires de nos origines, celle-ci est de beaucoup la plus vraisemblable.

Ici, mon correspondant énumère une longue série d'expressions familières, telles que *chatteries*, *chattemite*, *chat-friand*, *chat-frogneux*, *chat-fourré* etc., qui toutes, suivant lui, témoigneraient également de la vraisemblance de cette généalogie. „Néammoins, avoue-t-il ensuite, j'hésite encore; et je me demande, en vous saluant respectueusement, si je dois signer

Affenschwanz?

ou

Queue-d' chat?"

V. plusieurs histoires du même genre, arabes, lettonnes, françaises etc., dans la Revue des Traditions, 1887, 1889.

Avertissement. Notices.

Affenschwanz.

Le Père Maugréant. Souhaits d'Auvergnats. Bout-d'-Canard.

La véritable histoire du Petit Chaperon d'or.

Encore un Conte? Les deux rats et leur gendre.

Le Preneur de rats.

Biquette dans le jardin. La grosse Carotte.

L'enfant Jésus et les petits garçons de Nazareth.

Jésus et les deux âniers. Le Miracle de saint Nicolas.

Saint Joseph et sainte Cécile.



Stimmen der Presse. **Affenschwanz** *Et Cetera.* Eine Zusammenstellung von Märchen und volkstümlichen Geschichten, wie der Verfasser sie in der *Champagne,* seiner Heimat, hat erzählen hören ... und deren Analogien sich meist auch bei uns finden ... reizend erzählt, voll echter Grazie, in volkstümlicher Form, aber nachdenklich und voll echten Humors. Die Eingangsgeschichte, nach der die Sammlung benannt ist, enthält ein kurzes, aber höchst ergötzliches Bruchstück einer Kosmogonie, die Erschaffung des Weibes, zugleich eine Zurückführung der beiden Hauptformen weiblicher und männlicher Charaktere, der gesetzten und der flatterhaften Gattung, auf die ältesten Ursprünge. *L.* **National-Zeitung,** 9. Mai 1889. S. auch die **Kölnische Z.,** die **Vossische Z.,** die **D. Wespen,** Dezember 1888, etc.


Z5232.27
Affenschwanz et cetera;
Widener Library 003494569
3 2044 089 052 336